

Cologne : Entre essentialisation du 'musulman' et relativisme négationniste - Trois contributions

samedi 13 février 2016, par [Collectif / Signatures multiples](#), [DAOUD Kamal](#), [FAVRET-SAADA Jeanne](#), [SIAWI](#) (Date de rédaction antérieure : 12 février 2016).

Sommaire

- [1. Kamel Daoud : « Cologne](#)
- [2. Nuit de Cologne : « Kamel](#)
- [3. Kamel Daoud et l'événement](#)

Nous publions ci dessous trois contributions autour des agressions sexuelles de la nuit du 31 décembre, lesquelles se résument maintenant emblématiquement sous le terme de « Cologne ».

Le première est de Kamel Daoud dont nous apprécions fort les chroniques anti intégristes dans la presse algérienne, mais qui malheureusement essentialise ici les présumés 'musulmans', leur 'culture' également présumée unique et commune sur tous les continents, etc...

La deuxième est la réponse d'un groupe de chercheurs qui démonte précisément ceci, mais en profite pour étaler un relativisme culturel qui dédouane les 'islamistes' de leur rôle dans l'exercice et la promotion de la violence. Et au passage, ils disqualifient comme 'minoritaires' et 'islamophobes' les courageux auteurs laïques qui vivent, parlent publiquement et écrivent en Algérie. Rien de nouveau, hélas, c'est le type d'arguments banals dont nous sommes abreuvés - à gauche - et que siawi ne publie pas ; sauf qu'ici les contributions 1 et 2 introduisent un autre point de vue.

En effet, la troisième contribution, fort brève, est une mise au point de Jeanne Favret Saada qui ne tombe ni dans l'un ni dans l'autre piège..

Secularism is a Women Issue (Siawi)

1. Kamel Daoud : « Cologne, lieu de fantasmes »

Source : LE MONDE | 31.01.2016 à 07h34 • Mis à jour le 11.02.2016 à 08h51

Par Kamel Daoud (Ecrivain)

Que s'est-il passé à Cologne la nuit de la Saint-Sylvestre ? On peine à le savoir avec exactitude en

lisant les comptes rendus, mais on sait - au moins - ce qui s'est passé dans les têtes. Celle des agresseurs, peut-être ; celle des Occidentaux, sûrement.

Fascinant résumé des jeux de fantômes. Le « fait » en lui-même correspond on ne peut mieux au jeu d'images que l'Occidental se fait de l'« autre », le réfugié-immigré : angélisme, terreur, réactivation des peurs d'invasions barbares anciennes et base du binôme barbare-civilisé. Des immigrants accueillis s'attaquent à « nos » femmes, les agressent et les violent.

Cela correspond à l'idée que la droite et l'extrême droite ont toujours construite dans les discours contre l'accueil des réfugiés. Ces derniers sont assimilés aux agresseurs, même si l'on ne le sait pas encore avec certitude. Les coupables sont-ils des immigrants installés depuis longtemps ? Des réfugiés récents ? Des organisations criminelles ou de simples hooligans ? On n'attendra pas la réponse pour, déjà, délirer avec cohérence. Le « fait » a déjà réactivé le discours sur « doit-on accueillir ou s'enfermer ? » face à la misère du monde. Le fantasme n'a pas attendu les faits.

Le rapport à la femme

Angélisme aussi ? Oui. L'accueil du réfugié, du demandeur d'asile qui fuit l'organisation Etat islamique ou les guerres récentes pêche en Occident par une surdose de naïveté : on voit, dans le réfugié, son statut, pas sa culture ; il est la victime qui recueille la projection de l'Occidental ou son sentiment de devoir humaniste ou de culpabilité. On voit le survivant et on oublie que le réfugié vient d'un piège culturel que résume surtout son rapport à Dieu et à la femme.

En Occident, le réfugié ou l'immigré sauvera son corps mais ne va pas négocier sa culture avec autant de facilité, et cela, on l'oublie avec dédain. Sa culture est ce qui lui reste face au déracinement et au choc des nouvelles terres. Le rapport à la femme, fondamental pour la modernité de l'Occident, lui restera parfois incompréhensible pendant longtemps lorsqu'on parle de l'homme lambda.

Il va donc en négocier les termes par peur, par compromis ou par volonté de garder « sa culture », mais cela changera très, très lentement. Il suffit de rien, du retour du grégaire ou d'un échec affectif pour que cela revienne avec la douleur. Les adoptions collectives ont ceci de naïf qu'elles se limitent à la bureaucratie et se dédouanent par la charité.

Le réfugié est-il donc « sauvage » ? Non. Juste différent, et il ne suffit pas d'accueillir en donnant des papiers et un foyer collectif pour s'acquitter. Il faut offrir l'asile au corps mais aussi convaincre l'âme de changer. L'Autre vient de ce vaste univers douloureux et affreux que sont la misère sexuelle dans le monde arabo-musulman, le rapport malade à la femme, au corps et au désir. L'accueillir n'est pas le guérir.

Le rapport à la femme est le nœud gordien, le second dans le monde d'Allah. La femme est niée, refusée, tuée, voilée, enfermée ou possédée. Cela dénote un rapport trouble à l'imaginaire, au désir de vivre, à la création et à la liberté. La femme est le reflet de la vie que l'on ne veut pas admettre. Elle est l'incarnation du désir nécessaire et est donc coupable d'un crime affreux : la vie.

C'est une conviction partagée qui devient très visible chez l'islamiste par exemple. L'islamiste n'aime pas la vie. Pour lui, il s'agit d'une perte de temps avant l'éternité, d'une tentation, d'une fécondation inutile, d'un éloignement de Dieu et du ciel et d'un retard sur le rendez-vous de l'éternité. La vie est le produit d'une désobéissance et cette désobéissance est le produit d'une femme.

L'islamiste en veut à celle qui donne la vie, perpétue l'épreuve et qui l'a éloigné du paradis par un murmure malsain et qui incarne la distance entre lui et Dieu. La femme étant donneuse de vie et la

vie étant perte de temps, la femme devient la perte de l'âme. L'islamiste est tout aussi angoissé par la femme parce qu'elle lui rappelle son corps à elle et son corps à lui.

La liberté que le réfugié désire mais n'assume pas

Le corps de la femme est le lieu public de la culture : il appartient à tous, pas à elle. Ecrit il y a quelques années à propos de la femme dans le monde dit arabe : « A qui appartient le corps d'une femme ? A sa nation, sa famille, son mari, son frère aîné, son quartier, les enfants de son quartier, son père et à l'Etat, la rue, ses ancêtres, sa culture nationale, ses interdits. A tous et à tout le monde, sauf à elle-même. Le corps de la femme est le lieu où elle perd sa possession et son identité. Dans son corps, la femme erre en invitée, soumise à la loi qui la possède et la dépossède d'elle-même, gardienne des valeurs des autres que les autres ne veulent pas endosser par [pour] leurs corps à eux. Le corps de la femme est son fardeau qu'elle porte sur son dos. Elle doit y défendre les frontières de tous, sauf les siennes. Elle joue l'honneur de tous, sauf le sien qui n'est pas à elle. Elle l'emporte donc comme un vêtement de tous, qui lui interdit d'être nue parce que cela suppose la mise à nu de l'autre et de son regard. »

Une femme est femme pour tous, sauf pour elle-même. Son corps est un bien vacant pour tous et sa « malvie » à elle seule. Elle erre comme dans un bien d'autrui, un mal à elle seule. Elle ne peut pas y toucher sans se dévoiler, ni l'aimer sans passer par tous les autres de son monde, ni le partager sans l'émietter entre dix mille lois. Quand elle le dénude, elle expose le reste du monde et se retrouve attaquée parce qu'elle a mis à nu le monde et pas sa poitrine. Elle est enjeu, mais sans elle ; sacralité, mais sans respect de sa personne ; honneur pour tous, sauf le sien ; désir de tous, mais sans désir à elle. Le lieu où tous se rencontrent, mais en l'excluant elle. Passage de la vie qui lui interdit sa vie à elle.

C'est cette liberté que le réfugié, l'immigré, veut, désire mais n'assume pas . L'Occident est vu à travers le corps de la femme : la liberté de la femme est vue à travers la catégorie religieuse de la licence ou de la « vertu ». Le corps de la femme est vu non comme le lieu même de la liberté essentielle comme valeur en Occident, mais comme une décadence : on veut alors le réduire à la possession, ou au crime à « voiler ».

La liberté de la femme en Occident n'est pas vue comme la raison de sa suprématie mais comme un caprice de son culte de la liberté. A Cologne, l'Occident (celui de bonne foi) réagit parce qu'on a touché à « l'essence » de sa modernité, là où l'agresseur n'a vu qu'un divertissement, un excès d'une nuit de fête et d'alcool peut-être.

Cologne, lieu des fantasmes donc. Ceux travaillés des extrêmes droites qui crient à l'invasion barbare et ceux des agresseurs qui veulent le corps nu car c'est un corps « public » qui n'est propriété de personne. On n'a pas attendu d'identifier les coupables, parce que cela est à peine important dans les jeux d'images et de clichés. De l'autre côté, on ne comprend pas encore que l'asile n'est pas seulement avoir des « papiers » mais accepter le contrat social d'une modernité.

Le problème des « valeurs »

Le sexe est la plus grande misère dans le « monde d'Allah ». A tel point qu'il a donné naissance à ce porno-islamisme dont font discours les prêcheurs islamistes pour recruter leurs « fidèles » : descriptions d'un paradis plus proche du bordel que de la récompense pour gens pieux, fantasme des vierges pour les kamikazes, chasse aux corps dans les espaces publics, puritanisme des dictatures, voile et burka.

L'islamisme est un attentat contre le désir. Et ce désir ira, parfois, exploser en terre d'Occident, là

où la liberté est si insolente. Car « chez nous », il n'a d'issue qu'après la mort et le jugement dernier. Un sursis qui fabrique du vivant un zombie, ou un kamikaze qui rêve de confondre la mort et l'orgasme, ou un frustré qui rêve d'aller en Europe pour échapper, dans l'errance, au piège social de sa lâcheté : je veux connaître une femme mais je refuse que ma sœur connaisse l'amour avec un homme.

Retour à la question de fond : Cologne est-il le signe qu'il faut fermer les portes ou fermer les yeux ? Ni l'une ni l'autre solution. Fermer les portes conduira, un jour ou l'autre, à tirer par les fenêtres, et cela est un crime contre l'humanité.

Mais fermer les yeux sur le long travail d'accueil et d'aide, et ce que cela signifie comme travail sur soi et sur les autres, est aussi un angélisme qui va tuer. Les réfugiés et les immigrés ne sont pas réductibles à la minorité d'une délinquance, mais cela pose le problème des « valeurs » à partager, à imposer, à défendre et à faire comprendre. Cela pose le problème de la responsabilité après l'accueil et qu'il faut assumer.

* http://www.lemonde.fr/idees/article/2016/01/31/cologne-lieu-de-fantasmes_4856694_3232.html

Kamel Daoud est un écrivain algérien. Il est notamment l'auteur de Meursault, contre-enquête (Actes Sud, 2014), Prix Goncourt du premier roman. Il est également chroniqueur au Quotidien d'Oran. Cet article a d'abord été publié en Italie dans le quotidien La Repubblica.

2. Nuit de Cologne : « Kamel Daoud recycle les clichés orientalistes les plus éculés »

Source : LE MONDE | 11.02.2016 à 06h45 • Mis à jour le 11.02.2016 à 14h46

Par Collectif

Dans une tribune publiée par le journal *Le Monde* le 31 janvier 2016, le journaliste et écrivain Kamel Daoud propose d'analyser « ce qui s'est passé à Cologne la nuit de la Saint-Sylvestre ». Pourtant, en lieu et place d'une analyse, cet humaniste autoproclamé livre une série de lieux communs navrants sur les réfugiés originaires de pays musulmans.

Tout en déclarant vouloir déconstruire les caricatures promues par « la droite et l'extrême droite », l'auteur recycle les clichés orientalistes les plus éculés, de l'islam religion de mort cher à Ernest Renan (1823-1892) à la psychologie des foules arabes de Gustave Le Bon (1841-1931). Loin d'ouvrir sur le débat apaisé et approfondi que requiert la gravité des faits, l'argumentation de Daoud ne fait qu'alimenter les fantasmes islamophobes d'une partie croissante du public européen, sous le prétexte de refuser tout angélisme.

Essentialisme

Le texte repose sur trois logiques qui, pour être typiques d'une approche culturaliste que de nombreux chercheurs critiquent depuis quarante ans, n'en restent pas moins dangereuses. Pour commencer, Daoud réduit dans ce texte un espace regroupant plus d'un milliard d'habitants et s'étendant sur plusieurs milliers de kilomètres à une entité homogène, définie par son seul rapport à la religion, « le monde d'Allah ». Tous les hommes y sont prisonniers de Dieu et leurs actes déterminés par un rapport pathologique à la sexualité. Le « monde d'Allah » est celui de la douleur et de la frustration.

Certainement marqué par son expérience durant la guerre civile algérienne (1992-1999), Daoud ne s'embarrasse pas de nuances et fait des islamistes les promoteurs de cette logique de mort. En miroir de cette vision asocologique qui crée de toutes pièces un espace inexistant, l'Occident apparaît comme le foyer d'une modernité heureuse et émancipatrice. La réalité des multiples formes d'inégalité et de violences faites aux femmes en Europe et en Amérique du Nord n'est bien sûr pas évoquée. Cet essentialisme radical produit une géographie fantasmée qui oppose un monde de la soumission et de l'aliénation au monde de la libération et de l'éducation.

Psychologisation

Kamel Daoud prétend en outre poser un diagnostic sur l'état psychologique des masses musulmanes. Ce faisant, il impute la responsabilité des violences sexuelles à des individus jugés déviants, tout en refusant à ces individus la moindre autonomie, puisque leurs actes sont entièrement déterminés par la religion.

Les musulmans apparaissent prisonniers des discours islamistes et réduits à un état de passivité suicidaire (ils sont « zombies » et « kamikazes »). C'est pourquoi selon Daoud, une fois arrivés en Europe, les réfugiés n'ont comme choix que le repli culturel face au déracinement. Et c'est alors que se produit inmanquablement le « retour du grégaire », tourné contre la femme, à la fois objet de haine et de désir, et particulièrement contre la femme libérée.

Psychologiser de la sorte les violences sexuelles est doublement problématique.

D'une part, c'est effacer les conditions sociales, politiques et économiques qui favorisent ces actes (parlons de l'hébergement des réfugiés ou des conditions d'émigration qui encouragent la prédominance des jeunes hommes). D'autre part, cela contribue à produire l'image d'un flot de prédateurs sexuels potentiels, car tous atteints des mêmes maux psychologiques. Pegida n'en demandait pas tant.

Discipline

« Le réfugié est-il donc sauvage ? », se demande Daoud. S'il répond par la négative, le seul fait de poser une telle question renforce l'idée d'une irréductible altérité. L'amalgame vient peser sur tous les demandeurs d'asile, assimilés à une masse exogène de frustrés et de morts-vivants. N'ayant rien à offrir collectivement aux sociétés occidentales, ils perdent dans le même temps le droit à revendiquer des parcours individuels, des expériences extrêmement diverses et riches.

Culturellement inadaptés et psychologiquement déviants, les réfugiés doivent avant toute chose être rééduqués. Car Daoud ne se contente pas de diagnostiquer, il franchit le pas en proposant une recette familière. Selon lui, il faut « offrir l'asile au corps mais aussi convaincre l'âme de changer ». C'est ainsi bien un projet disciplinaire, aux visées à la fois culturelles et psychologiques, qui se dessine. Des valeurs doivent être « imposées » à cette masse malade, à commencer par le respect des femmes.

Ce projet est scandaleux, non pas seulement du fait de l'insupportable routine de la mission civilisatrice et de la supériorité des valeurs occidentales qu'il évoque. Au-delà de ce paternaliste colonial, il revient aussi à affirmer, contre « l'angélisme qui va tuer », que la culture déviante de cette masse de musulmans est un danger pour l'Europe. Il équivaut à conditionner l'accueil de personnes qui fuient la guerre et la dévastation. En cela, c'est un discours proprement anti-humaniste, quoi qu'en dise Daoud.

De quoi Daoud est-il le nom ?

Après d'autres écrivains algériens comme Rachid Boudjedra ou Boualem Sansal, Kamel Daoud intervient en tant qu'intellectuel laïque minoritaire dans son pays, en lutte quotidienne contre un puritanisme parfois violent. Dans le contexte européen, il épouse toutefois une islamophobie devenue majoritaire. Derrière son cas, nous nous alarmons de la tendance généralisée dans les sociétés européennes à racialisier ces violences sexuelles.

Nous nous alarmons de la banalisation des discours racistes affublés des oripeaux d'une pensée humaniste qui ne s'est jamais si mal portée. Nous nous alarmons de voir un fait divers gravissime servir d'excuse à des propos et des projets gravissimes. Face à l'ampleur de violences inédites, il faut sans aucun doute se pencher sur les faits, comme le suggère Kamel Daoud. Encore faudrait-il pouvoir le faire sans réactualiser les mêmes sempiternels clichés islamophobes. Le fond de l'air semble l'interdire.

Noureddine Amara (historien), Joel Beinin (historien), Houda Ben Hamouda (historienne), Benoît Challand (sociologue), Jocelyne Dakhli (historienne), Sonia Dayan-Herzbrun (sociologue), Muriam Haleh Davis (historienne), Giulia Fabbiano (anthropologue), Darcie Fontaine (historienne), David Theo Goldberg (philosophe), Ghassan Hage (anthropologue), Laleh Khalili (anthropologue), Tristan Leperlier (sociologue), Nadia Marzouki (politiste), Pascal Ménoret (anthropologue), Stéphanie Pouessel (anthropologue), Elizabeth Shakman Hurd (politiste), Thomas Serres (politiste), Seif Soudani (journaliste).

* http://www.lemonde.fr/idees/article/2016/02/11/les-fantasmes-de-kamel-daoud_4863096_3232.html

3. Kamel Daoud et l'événement de Cologne : il ne suffit pas de dénoncer l'« orientalisme »

Source : siawi

Jeanne Favret-Saada

11.02.2016

Le texte de Kamel Daoud, le 31 janvier dernier, m'avait franchement déplu, bien que je respecte son engagement et que j'apprécie en général ses articles. Je n'avais pas aimé sa manière d'apostropher « l'Occident » : sa pulsion humanitaire, son mouvement généreux envers les « réfugiés », son refus de prendre en compte la « réalité culturelle » des gens concernés, des « musulmans ». Si donc, vous les accueillez comme réfugiés, disait-il en substance, assumez aussi de les éduquer lentement à vos valeurs en matière de relations entre les sexes.

Ce n'est pas que le constat qu'il établit me paraisse faux : il existe, de fait, un problème massif de relation entre les immigrés/réfugiés et les femmes des pays où ils émigrent. Mais, d'une part, Daoud l'exprime avec une insigne maladresse, en recourant aux clichés les plus éculés sur la sexualité de l'Arabe-le « musulman ». D'autre part, on ne voit pas au nom de quoi il pourrait demander, par exemple aux femmes d'Europe, de prendre sur leurs genoux des bambins « musulmans » au sexe turgescent, et de leur enseigner les bonnes manières.

C'est pourquoi j'estime que la protestation des chercheurs est parfaitement fondée dans son

principe. Oui, Daoud a recyclé les clichés orientalistes les plus éculés pour qualifier aussi bien les immigrés/réfugiés, que l'islam et les islamistes. Oui, il a parlé comme le fait l'extrême-droite européenne.

Reste que ces chercheurs se bornent à dire que l'événement de Cologne était « un fait divers gravissime » sans se hasarder à en proposer une quelconque analyse, et en se bornant à mettre en cause la réalité (en effet, peu brillante) des relations entre les sexes dans les pays européens. Du coup, ils contribuent à mettre à l'abri de toute critique — sous prétexte qu'elle serait « orientaliste » — toute critique des immigrés/« musulman », de l'islamisme et de l'islam dans leur relation avec les femmes.

Jeanne Favret-Saada

Jeanne Favret-Saada est Directeur d'études honoraire à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Section des Sciences religieuses. Elle a notamment publié en 2015 Comment produire une crise mondiale avec douze petits dessins (Fayard).

P.-S.

* <http://www.siawi.org/article10831.html>